

Alger la Blanche

Journal de voyage



7 novembre – 21 novembre 2004

MARSEILLE, DIMANCHE 7 NOVEMBRE	3
MARSEILLE, LUNDI 8 NOVEMBRE	4
EN MER, MARDI 9 NOVEMBRE	5
ALGER, MERCREDI 10 NOVEMBRE	5
ALGER, JEUDI 11 NOVEMBRE	7
ALGER, VENDREDI 12 NOVEMBRE	8
ALGER, SAMEDI 13 NOVEMBRE	9
ALGER, DIMANCHE 14 NOVEMBRE	9
ALGER, LUNDI 15 NOVEMBRE	11
ALGER, MARDI 16 NOVEMBRE	11
ALGER, MARDI 16 NOVEMBRE (NOTES)	13
ALGER, MERCREDI 17 NOVEMBRE	14
ALGER, MERCREDI 17 NOVEMBRE (NOTES)	15
ALGER, JEUDI 18 NOVEMBRE	16
EN MER, VENDREDI 19 NOVEMBRE	17
MARSEILLE, SAMEDI 20 NOVEMBRE	18
TGV MARSEILLE-PARIS, DIMANCHE 21 NOVEMBRE	20

«L'absurde naît de la confrontation de l'appel humain avec le silence déraisonnable du monde.»

Albert Camus.

Marseille, dimanche 7 novembre

C'est ainsi. Un voyage en chasse un autre. J'ai posté hier matin les derniers courriers destinés aux rencontres de mon périple d'été. Un geste qui scelle symboliquement mes voyages.

Des photos d'Athuman et Beshir sur leur boutre, un dictionnaire français-anglais pour James Mohammed gardien au Princess Inn de Stone Town, des images de Wahjudin et des cuistos du Lamu Seafront Restaurant buste raide face à l'objectif... Ces promesses de souvenirs formées à l'autre bout du monde prennent avec la distance la valeur de serments indéfectibles.

Pour tourner définitivement la page, hier soir, au Théâtre de la Ville j'ai assisté au concert de la plantureuse Zuhura Swaleh et du bien effacé par contraste Maulidi Jumaa accompagnés magistralement par l'orchestre du Mombasa Party. Du pur taraab kenyan, blend réussi de sonorités arabes, chinoises, indiennes et africaines essence même de l'univers swahili. Une telle chaleur faite de simplicité, d'humour et de générosité m'a même arraché une larme ; à moins que ce ne soit l'imminence du départ pour Alger.

Dieu que la France est verte ! Ca semble une banalité pourtant moi qui fait au mieux deux sauts en province par an c'est chaque fois avec des yeux de pasteur sahélien que je découvre mon pays de la fenêtre du TGV. Je me rends à Marseille, étape incontournable pour qui part en Algérie à contresens de l'histoire. J'arrive à St Charles à midi sous un grand soleil. Je descends au Beaulieu-Glaris modeste mais très bien situé au pied de l'escalier monumental de la gare digne du Cuirassé Potemkine. Me voilà à pied d'œuvre au cœur de la «médi-na» marseillaise. Car contrairement à Paris où les Algériens ont été chassés de leur fief de la Goutte d'Or, à Marseille un arrondissement entier - et pas le moindre symboliquement puisqu'il s'agit du 1er - est presque exclusivement maghrébin. Grande tournée comme je les aime, rue Longue des Capucins, place Jules Guesde, rue du Bon pasteur et Marché du soleil, le seul vrai souk de France. Une cinquantaine de boutiques : viande halal, robes de mariées, vêtements traditionnels ou de sport et même une mosquée à l'étage.

C'est Ramadan. Les restaurants, qui ne peuvent se permettre de perdre un mois de chiffre d'affaires vendent des pâtisseries qui luisent sous un vernis de miel : makroud, qalb louze, zlabiya, rose des sables, griouche... Derrière ce décorum oriental se joue un commerce proche de celui qu'organisaient mes Swahilis. À deux enjambées de la Canebière, dans les ruelles en pente, les cartons de jeans, de chaussures, de théières orientales made in China, d'électronique à bon marché s'entassent dans des hôtels à 10 euros le lit. C'est là que résident de curieux commerçants, fourmis du commerce informel - une appellation d'économiste pour désigner les affaires faites de par le monde sans contrôle des Etats et qui représente peut-être quinze pour cent du commerce mondial. Parmi ces fourmis, les *trabendo* algériens constitueront une partie de mes compagnons de voyage puisque seul le bateau permet le transport à bon marché de grandes quantités de marchandises. Même si Marseille a été supplantée par d'autres villes méditerranéennes, la perspective de toucher du doigt ce commerce constitue une des raisons qui m'ont poussé à préférer le bateau à l'avion.

Dîné d'un bon couscous végétarien à l'heure de la rupture du jeûne (au Saf-Saf, à deux pas de la Canebière.) Sur la route de l'hôtel le café Dugommier, lumière tamisée, diffuse un raï bruyant. Je suis presque parti.

Marseille, lundi 8 novembre

Déception lorsque je me présente très impatient aux guichets de la SNCM. Le bateau de 10h a été annulé sans aucun préavis et remplacé par le Tassili II à 18h ! Me voilà pour un jour encore à Marseille. Ca ne me dérange qu'à moitié car j'adore cette ville et il fait toujours très beau. Je suis plus frustré que ces nouveaux horaires m'empêchent d'apprécier de jour tant le départ de Marseille que l'arrivée à Alger (deuxième motif pour préférer le bateau) Je retourne à l'hôtel déposer mon bagage puis repasse sur mes pas pressés de la veille. Place Jules Guesde des Comoriens se rassemblent chaque jour au milieu des vendeurs de cigarettes de contrebande. Ce sont de proches cousins de mes Swahilis laissés à Zanzibar et à Lamu, comme eux facilement reconnaissables à leur koffié omanais brodé de motifs dorés. La communauté des Comoriens de France est très présente à Marseille. Dans une de leur boutique près de la Poste principale, je découvre de beaux kangas d'un style géométrique original vendus cinq euros la pièce. Noir ou rouge sur fond blanc. Made in Bombay comme me le signale fort honnêtement la vendeuse mais décorés de proverbes (en swahili ou en comorien ?) comme à Dar es-Salaam. Je passe à l'Office de Tourisme où l'on annonce un festival de film original : Alger-Marseille, Villes en miroir au programme alléchant : *Pépé le Moko* bien sûr, mais aussi *Oranges, Cousines, Entre deux chaises, Histoire de trois poussières de sable* films qui ne me seront pas donnés de voir car le festival se déroule les 12 et 13 novembre. Dommage car ce thème des villes jumelles qui se reflètent sur les rives de la Méditerranée est très riche.

Pour changer de registre, je traverse le Vieux Port, là où se tenait il y a fort longtemps une nécropole face à la Massilia romaine. Je visite l'abbaye Saint-Victor et ses chefs-d'œuvre méconnus d'art funéraire paléochrétien déposés dans la crypte : étonnant pilier dit de St Lazare, sarcophage dit des Saints Innocents et celui des quatre (seulement !) Dormants d'Ephèse. De Saint-Victor la vue enjambe cette calanque urbanisée qu'est topographiquement le Vieux Port pour donner sur l'étrange phare-minaret du Fort St-Jean. Je fais bien évidemment un crochet par le four des Navettes me charger de la très parfumée spécialité locale.

Je me pointe à nouveau à la Joliette vers 16h. Dans cette gare maritime difficile de ne pas évoquer les intenses flux migratoires qui ont tissé d'indéfectibles liens entre les rives de la Méditerranée. Combien, célèbres ou anonymes, ont fait la traversée par cette Porte du soleil (enseigne favorite des boutiques marseillaise) ou Porte de l'Europe comme se proclame le port autonome de Marseille ? Je pense à mes amis et collègues maghrébins, à Isabelle Eberhardt, à Camus et même à Tartarin de Tarascon ! De ce port de Marseille sont partis les colons algériens à ce même port ils en sont revenus quelques générations plus tard ; leurs bateaux avaient pour nom ville d'Alger, ville d'Oran, au passage ils furent baptisés Pieds-Noirs. Depuis l'indépendance se sont les immigrés qui chaque année chargent leur voiture de cabas au célèbre vichy rose et blanc. Il faut écouter «Tonton du bled» du groupe 113 pour se représenter fidèlement ce que sont les vacances au pays.

Dans le hall je constate que les fourmis croisées hier sont bien là. Ce commerce est tellement déséquilibré que certains préfèrent prendre l'avion à l'aller ! L'Algérie n'a guère que les devises du gaz et du pétrole à échanger. Encombrés de valises et de sacs, jusqu'à six pour un seul homme, on ne voyage pas les mains vides entre Marseille et Alger. Heureusement mon imposante Delsey (quoique au trois-quarts vide) me donne un minimum de contenance. Je suis probablement le seul Français de souche. Sur les 1000 passagers qui embarquent aujourd'hui et je dénombre moins de cinq pour cent de femmes. Dans cette salle d'attente lugubre on est déjà à Alger. Avec ses plafonniers blafards où il manque un néon sur deux cette gare maritime à tout

d'une salle de congrès d'un palais du peuple socialiste. On ne parle déjà plus que le dialectal algérien ou le kabyle. Nous poireautons jusqu'à 22h30, le Tassili II déjà en retard sur l'horaire s'est garé par erreur sur un autre quai ! La compagnie Algerie-Ferries représentée en France par la SNCM met un point d'honneur à nous offrir un repas mais attend hypocritement 18h que les Musulmans aient rompu le jeûne avec leur propre casse-croûte (c'est à dire tout le monde sauf les enfants).

Enfin on monte. J'hérite d'une couchette de quatre lits d'une taille ridicule. Je sympathise avec un Blidien qui a quitté Paris il y a un an pour Bruxelles (trop de stress Paris !) Comme beaucoup il rentre en famille pour l'Aïd et laissera sa voiture sur place. Dîner à bord payant, douche et dodo.

En mer, mardi 9 novembre

Excellente nuit à bord. Est-ce l'effet de mes comprimés contre le mal de mer ? Pas du tout... Le bateau n'a pas quitté le quai sans que nous ayons reçu la moindre information. C'est au réveil que les passagers découvrent eux-mêmes la supercherie. Du pont supérieur nous sommes gratifiés d'une splendide vue sur... Marseille au lieu d'Alger. Bonjour le service client ! Le sang des Algériens ne fait qu'un tour. Manifestation spontanée, force gestes et cris. Devant l'incompétence et le mépris du personnel de bord on installe une voiture pour bloquer la passerelle et tout le monde descend sur le quai. La tension est palpable. La police intervient. Sirènes hurlantes, pas moins de six voitures ! Mon voyage prend un tour singulier.

Enfin un rondouillard à lunettes prend la parole. Il représente la Compagnie et tente la division, vieille ruse de gestion de crise. Il veut bien «charger» les piétons sur le Méditerranée qui part également à Alger mais pas plus de 150 véhicules. Humiliation suprême le Méditerranée est français. Ce qui me vaut d'assister à une belle séance d'auto-flagellation de la part des Algériens toujours prompts à critiquer les politiques, les carences du secteur public... Tout ça commence à peser. La solidarité de façade se craquelle. Débats entre le tenants du transfert et les purs et durs !

Finalement nous n'aurons pas à trancher. La panne est résolue (toujours sans la moindre information) et nous partons enfin à 13h soit un jour et demi après l'horaire. Seules satisfactions nous levons l'ancre de jour et avant le Méditerranée. Le Tassili II est immense et surtout très haut ; la vue d'un Marseille qui rapetisse splendide. Une pensée pour Mathias dont le mémoire de fin d'année proposait un aménagement un peu fou de ce Port Autonome et déjà nous doublons le château d'If. De ponts en coursives je passe l'après midi à découvrir ce beau navire flambant neuf décoré d'un beau bois. Il en est à sa deuxième traversée. Algérie Ferries transporte chaque année 500 000 passagers et 150 000 véhicules. La nuit tombe vite alors que nous longeons les côtes espagnoles. Empoignade à l'heure de la rupture du jeûne. Pas très glorieux. Demi-heure de queue, pour un potage, une pomme, un poisson pané et un ragoût aux petits pois exceptionnellement offerts par la maison. Passé une heure au salon discothèque cossu avant de tenter de dormir. Nuit agitée. Beaucoup d'allers et venues. C'est la nuit du destin, nuit de veille...

Alger, mercredi 10 novembre

Au matin annonce toujours aussi laconique. «Personnel de bord à la manœuvre dans une heure». Je monte sur le pont. Alger est bien à l'horizon. Une longue heure d'approche escortée par de petits dauphins. Les montagnes en toile de fond. Ciel noir, pluie fine. La Casbah dense enserrée par ces immeubles à arcades Napoléon III dessinés par Chassériau qui forment cette ligne blanche caractéristique d'Alger.

Grande émotion de revoir cette ville dix sept ans déjà après mon premier séjour. Entre temps ce furent les années noires comme les appelle cet Algérien qui préfère me

parler de Camus, des liens denses qui lient nos deux pays plutôt que d'actualité. L'émotion est intense. Des larmes roulent le long de mes joues et se fondent dans l'écume de la Méditerranée. Pour la troisième fois de ma vie je pleure à l'approche de l'Algérie. Je le sais déjà je pleurerai en partant. C'est ainsi. Aussi incontrôlable que nécessaire. Une douleur physique, un nœud au ventre, près du nombril, de l'ordre de celle qui, un matin de 1960 m'arracha au ventre de ma mère. 1960. La veille de ma naissance un 4 janvier exactement, Albert Camus, le pied-noir magnifique, emboutissait sa Facel Vega contre un platane. Il nous laissait une œuvre dérangeante, inachevée déjà pleine des contradictions du monde qui m'attendait.

Du sein de ma mère m'étaient parvenus des mots terribles et étrangers. Fellagas, OAS, FLN. Les femmes anxieuses ne recevaient de leurs maris et de leurs fils que des nouvelles édulcorées. Deux ans encore de ce climat de doute, d'angoisse ont sans doute forgé inconsciemment ma mémoire. Mais chez nous le plus terrible survint après 62. Les défilés sans gloire de la FNACA n'avaient rien à fêter. Gégène, baignoire, corvée de bois... d'autres mots, vérités trop sordides pour éclater au grand jour s'échappaient par bribes des cercles d'anciens d'Algérie.

Les enfants se nourrissent de ce que leur cachent les adultes. Plus le mystère était entretenu, plus l'Algérie me fascinait. Tandis que ce pays perdu, magnifié par la nostalgie pied-noire devenait mien, mon exil commençait. L'histoire venait de faire de moi le rapatrié d'une blessure privée du verbe, en bref d'un deuil. Il ne devait être rompu que bien plus tard au contact d'amis algériens. Comment expliquer autrement certains traits de mon existence ? D'où vient ce sentiment de toucher au nœud de ma vie à chaque fois que je lis un récit pied-noir ou d'immigré ?

En 1988, lors de mon premier séjour c'était aussi mois de ramadan. Un taxi me conduisait de l'aéroport Boumediene à El-Biar. Une chaleur enveloppante, sensuelle s'engouffrait des vitres baissées. Une chaleur de mai qui exacerbe les sens. J'étais heureux. Malik me faisait l'honneur de me recevoir chez lui dans le pays de son cœur. Le jour déclinait. Place des Martyrs, je me souviens encore du bouquet de roses que Malik choisit pour sa sœur Ourida qui nous accueillait. Aujourd'hui personne ne m'accompagne. Nul ne m'attend et personne ne se souvient de moi.

Comme pour m'arracher à cette mélancolie le soleil frappe la Casbah à l'instant même où nous accostons. Je vous épargne les fastidieuses séances de police et de douane (et encore une longue scéance de mortification digne d'un sketch de Fellag) pour vous dire que je suis bien installé à l'hôtel Albert Ier, face à la splendide Grande Poste d'Alger. Ne souhaitant pas favoriser le marché noir je m'adresse au personnel de l'hôtel.

- **Yves** : pouvez-vous m'indiquer une banque ?

- **Le réceptionniste** : bien sûr je vais vous l'indiquer. Vous voulez changer des euros ?

- **Yves** : oui c'est ça !

- **Le réceptionniste** : mais cher monsieur c'est pas la peine de vous déplacer nous avons toutes les autorisations pour faire cette opération. Il sort sa calculette. Combien changez-vous ?

- **Yves** : ben, euh, quel est le taux de change ?

- **Le réceptionniste** (sans hésiter) : 70. Alors combien changez-vous ?

- **Yves** : c'est que sur le bateau on m'a parlé d'un taux à 90...

- **Le réceptionniste** (qui décidément à réponse à tout) : on vous a sans doute menti !

- **Yves** : je vais à la banque m'en assurer.

A la banque le taux est effectivement de 91.43 dinars pour un euro. Le gars se serait empoché une belle commission ! Je change 110 euros. De retour à l'hôtel ...

- **Le réceptionniste** (prenant les devants, toujours avec le même aplomb) : cher monsieur, vous aviez raison pour le taux. Il a augmenté.

- **Yves** : eh oui, c'est comme le pétrole. Ca augmente tous les jours en ce moment !
Bel exemple de roublardise à l'orientale. Je flâne sur la Corniche et je visite le joli petit palais face à la mosquée Ketchaoua avant de rompre le jeûne dans l'un des rares restaurants ouverts de la ville sur la place Port-Saïd.

Alger, jeudi 11 novembre

Un pied-noir qui reviendrait sur les lieux de son enfance dirait sans doute que tout est décrépi, que plus rien ne marche, que tout est sale et il aurait raison. Les vieux ascenseurs sont hors service, les boîtes aux lettres à l'abandon, les cages d'escaliers peu ragoûtantes, les façades jamais ravalées et les peintures ont dégouliné sur les carrelages. Pratiquement aucun distributeur de billets ne fonctionne et les accords avec Visa sont en souffrance depuis des années. Il faut faire la queue pour tout, l'administration n'est au service que d'elle-même et les politiques s'en mettent plein les poches. Et ça ce n'est pas moi qui le dit mais l'Algérien de la rue. Avec la même franchise ce pied-noir reconnaîtrait que la gentillesse est la même, l'indifférence absente, la conscience d'injustice toujours à fleur de peau. La boulangerie embaume la fleur d'oranger, on parle haut et fort, on ment que lorsque c'est nécessaire (c'est à dire souvent) mais jamais sur les sentiments. Et même si l'on n'est pas pied-noir, Alger, plus que toute autre ville au monde, parle au cœur des Français. Il suffit de se laisser porter. L'architecture, le nom des rues (j'ai même retrouvé une rue Pichon du nom d'un ancêtre maternel), les cafés, la langue, la baguette de pain, les enseignes, la Caisse d'épargne et le livret A... bref on s'y sent chez soi. Je veux dire on s'y sent par le décor... pas par une quelconque propriété historique qu'on ne s'y méprenne pas ! D'ailleurs personne n'imagine que je sois étranger puisque je ressemble à rien d'autre qu'à un Algérien et qu'il n'y a pas d'étranger en Algérie. Les seuls visibles sont les quelques Africains échoués là au prix d'on ne sait quelles misères ; les émissaires Occidentaux sortant très peu des Grands hôtels. Et ça c'est un grand bonheur. Passer incognito, partout. Même si le dialectal m'est un peu difficile. Lorsque je fais répéter en français je passe pour un Kabyle prétentieux qui refuse d'entendre un mot d'arabe ! Il y a un an au jour près j'étais à Alexandrie. Même période de carême comme on dit ici en lieu et place du mot ramadan qui ne désigne à proprement parlé que le mois de jeûne dans le calendrier musulman. Alexandrie est également une grande métropole méditerranéenne. Et pourtant si différente. Alexandrie c'est la douceur de vivre. La station balnéaire. La plage au bout de la rue. Alger c'est avant tout ce port où tout converge. Alger est abrupte jusque dans son dénivelé. Ces bateaux en rotation quotidienne narguent les Algérois. Perpétuel appel d'un ailleurs ; tentation d'une échappatoire à la misère ; pont jeté vers une France aussi présente qu'invisible. Les bateaux ponctuent la vie d'Alger. Tiens, le Tassili II repart vers Marseille à l'heure où le soleil irradie le port. Aura-t-il rattrapé son retard pour mon retour ?

Journée pluvieuse. C'est novembre le début de la saison humide. Je m'abrite sous les innombrables arcades de la ville. Puis j'arpente la Casbah au profit d'une éclaircie. Je découvre Notre-Dame d'Afrique au loin haut perchée sur son promontoire.

Courte visite à la citadelle turque aux remparts impressionnants qui a donné son nom à la Casbah. C'est ici que le Dey d'Alger Hussein Pacha a souffleté de son éventail en plume de paon le consul français Pierre Deval le 30 avril 1827. Dans nos écoles, on enseigne encore que l'expédition d'Alger de 1830, prélude à la colonisation de l'Algérie, n'était qu'une réponse du roi Charles X au geste du dey. Le consul s'était montré particulièrement insolent envers le dey, qui demandait des explications sur l'entêtement du gouvernement français à ne pas lui rembourser une dette de 7 millions de francs datant déjà de plus de 25 ans. Dans un livre qui vient de paraître Pierre Péan défend que les armes de destructions massives de Saddam Hussein ont été à Georges

Bush ce que fut, en son temps, le coup d'éventail du Dey d'Alger au roi de France, et que le pétrole irakien n'est rien d'autre que ce que fut le fabuleux trésor de la Régence dérobé à la Casbah.

En raison des importants travaux de restauration la visite m'est interdite. Je ne peux qu'apercevoir le palais, la caserne et la mosquée des janissaires. Je commets un petit larcin en déterrants un minuscule tessou de cette céramique jaune et verte qui tapissait tant l'intérieur que l'extérieur de la Casbah. Il viendra rejoindre dans mes vitrines, par un raccourci du temps et de l'espace, un fragment de mortier de la muraille d'Istanbul, une portion tagguée du mur de Berlin, des tesselles romaines, des céramiques bleutées de l'Islam médiéval tous témoignages du génie humain.

Longue balade en attendant l'heure de la rupture du jeûne. Visite de Dar Aziza, petit palais à un étage construit autour d'un joli patio à colonnettes. Bu force thé vert à la menthe dans les cafés populaires de la place Port Saïd. Dans l'un d'entre eux un grand miroir biseauté des années 40 représente une scène pastorale provençale. La nuit tombée les burnous de laine sont de sortie. En rentrant à l'hôtel foule dense dans les rues à l'approche de la fin du Ramadan. Soirée Internet près de la Grande Poste.

Alger, vendredi 12 novembre

Ma décision est prise. Je quitte cet hôtel Albert Ier finalement assez prétentieux et froid pour m'installer place Port Saïd dans un lieu bien plus populaire et sympathique que j'ai repéré hier. Mon choix s'est porté sur le vieil hôtel Terminus sur le front de mer tenu par un ancien voisin ! Le tenancier a vécu à Ménilmontant et est bien décidé à me réserver la meilleure chambre. Effectivement, perchée au 5ème étage ma terrasse de 40 m² (la superficie de mon appartement parisien !) domine toute la rade, le port et même la Casbah. Endroit rêvé pour apprécier toutes les tonalités que prend la mer au fil des heures. Calme, propre et de l'eau chaude jour et nuit contrairement à l'Albert Ier tout ça pour 15 euros ! Et pour reprendre le bateau je n'aurai qu'à traverser le boulevard qui sépare l'hôtel de la gare maritime.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul le temps est splendide ce matin. Pas de nuage, ciel azur... Sous un tel climat, Alger est vraiment une très belle ville. Plus belle que Marseille. Un savant cocktail de Nice et de Damas. De ma perception ses plus proches cousines seraient Tunis et Tripoli de Barbarie pour cette alliance de mauresque et de colonial. Mais à quoi bon la comparer. Alger est unique. La casbah n'a pas d'équivalent. C'est une médina singulièrement plus turque qu'arabe et surtout une médina suspendue au-dessus de la mer sur une pente extrêmement abrupte. En découle un lacs de ruelles en escaliers, voûtes sombres, encorbellement, rupture de niveau... un entrelacs qui - bien longtemps après *Pépé le moko* - impressionne encore les Algériens qui redoublent de méfiance à l'égard de ce territoire. Combien de fois n'ai-je reçu des mises en garde d'Algérois bon teint, qui bien sûr renseignement pris, n'y avaient jamais mis les pieds. Tant pis pour eux. Moi je n'y ai guère rencontré que de sympathiques petites gens désespérées de constater que les autorités se foutent d'eux. «Où sont passés les millions de dollars de l'UNESCO ?» Entre deux habitations des trous béants où pourrissent des ordures laissent apparaître les fastes d'antan, fines colonnettes torsadées ; céramiques colorées, dallages, niches aux murs...

Dans ce triste univers je suis resté une bonne heure en compagnie d'un sympathique *casbaji*. Il habite ici depuis 1975. Il connaît chaque passage chaque habitant. Il l'a vue se dégrader sa Casbah. L'indifférence des pouvoirs publics. Et il attend, désespéré, l'ordre de relogement qui va tomber d'un jour à l'autre. Il devra obtempérer, aller peupler une sinistre banlieue d'Alger, du béton sans âme, sans vie, loin de tout, loin surtout de ce village au cœur de la capitale. Bien sûr il y a plus de barbus ici que sur les hauteurs chics d'Alger. Un franc *salamalekoum* et un sourire suffisent à les

amadouer et à faire oublier même mon appareil photo intrusif. Et après tout, pour reprendre une rhétorique islamique, doit-on plus craindre les hommes que Dieu ? Après la visite de la Casbah je rends visite au mausolée du saint patron d'Alger : Sidi Abd-er-Rahmane. Un délicieux cimetière ombragé royaume des femmes, des chats et de pieux psalmodiants. Sommes-nous encore sur terre ? Puis c'est le jardin de Prague (ex-Marengo) et enfin Bab el-Oued célèbre avant 62 pour sa joie de vivre, sa kemya, et son dialecte, le pataouète. Le gardien du square principal me décrit la terrible inondation de novembre 2001. Difficile de croire sous ce beau soleil qu'ici eau et boue descendues brutalement de Frais Vallon après une pluie torrentielle ont tué 800 personnes en quelques minutes. Les nombreux travaux réalisés hélas bien tard devraient éviter que la catastrophe ne se renouvelle (canalisation souterraine, murs aveuglés sur un étage au fond du lit, arasements...) Le temps du repas c'est ville morte. Ni voiture, ni piéton. Un calme irréel ! Durant ce mois de carême, l'animation reprend progressivement une heure et demi plus tard pour se terminer vers 23h. Je suis surpris du peu de mosquées du centre-ville. Alger ne retentit pas d'appels à la prière nasillards.

Alger, samedi 13 novembre

Journée terne, humide qui se termine en tempête terrible. Pluie, vent. Le reflet métallique de la mer disparaît sous l'écume. Rien n'arrête les éléments déchaînés. Un navire a rompu ses amarres il vient cogner la jetée en des soubresauts terrifiants.

En ville, c'est la frénésie, comme un 24 décembre chez nous. On se bouscule dans les boutiques, c'est un embouteillage monstre à l'approche de l'heure fatidique. Ce dernier jour du mois de Ramadan s'achève pour moi dans l'une des rares gargotes ouvertes en ville. Avec les déshérités qui n'ont pas de famille avec qui partager ce repas ordinairement festif. Je régale les tablées voisines de modestes kilos de dattes fondantes qui disparaissent sous des mains avides. Il y a bien quelques tables d'hôtes (genre « une chorba pour tous ») mais bien moins qu'au Caire. La nécessité n'est pas aussi impérieuse qu'en Egypte.

Sur France 2 la météo annonce de violents coups de vent sur le sud de la France. Nous partageons bien la même mer (et les mêmes chaînes télé !). Le vent hurle sur la terrasse. Je me couche à 22 h et compulse une fois encore *Alger, chronique urbaine* mon guide et livre de chevet durant ce séjour. L'auteur, Jean-Jacques Deluz, architecte suisse, professeur à l'Ecole nationale d'Architecture d'Alger a conduit de nombreux projets immobiliers. Le souvenir de ses réalisations architecturales n'est qu'un prétexte pour nous livrer un récit attachant de cette capitale avant et après l'Indépendance. En sa compagnie je parcourt les larges avenues de la ville européenne, les ruelles de la Casbah, Bab El Oued et les cités contemporaines. De son histoire on perçoit la décolonisation d'où se détache d'un aréopage de ministres, de militants, d'architectes, de petites gens, la figure controversée de Fernand Pouillon.

Alger, dimanche 14 novembre

Saha Aidkoum. C'est par ces mots que chacun se souhaite de bons vœux pour cette fin de Ramadan et ce durant tout le mois nouveau. Au matin je rejoins la petite foule de badauds massée devant la Grande mosquée à deux pas de l'hôtel. Bouteflika participe avec de nombreux officiels algériens et étrangers à la prière de l'Aïd el-Fitr. J'ai aperçu le Président algérien sous sa toque grise il est vraiment minus. Les grands de ce monde peuvent aussi être petits. Signe de la sécurité revenue il était accompagné par une escorte modeste (avec quand même une ambulance pour fermer la marche).

Mais les Algérois massés sur le front de mer avaient les yeux plus rivés sur les côtes que sur le cortège présidentiel. Le bateau qui hier soir butait contre la jetée de

Kheireddine a coulé. Seize marins sont portés disparu. Témoins macabres seule la pointe des mats danse au-dessus des eaux. Deux autres navires ont été endommagés. Le dessinateur Dilem (le Plantu du quotidien Liberté) fait dans le cynisme. Sous la Une consacrée aux intempéries son personnage fétiche réplique : "Y'a rien à craindre... le pays a coulé depuis longtemps".

Puisque le jeûne est terminé les cafés ont rouvert. Je vais prendre un café turc au Place des Martyrs à l'angle de la grande mosquée sous une fresque dionysiaque splendide qui semble tout droit sortie du XIXe s.

Séance photo toute la journée dans la Casbah à goûter d'un pâle soleil entre deux averses. L'Aïd c'est d'abord la fête des enfants. Habillés de neufs (survêtement pour les garçons, tenue chichi pour les filles) tout ce petit monde veut une photo. Je m'exécute sous la menace des pistolets et des sabres... en plastique, cadeaux très prisés. Je note les noms, les adresses. En fin de journée je porte les tirages tout chauds et fais des heureux. J'en ferais presque profession. Vive le numérique ! En cet automne 2004 je suis passé à l'ennemi comme me le fera remarquer sans doute Pascal (mais je sûr qu'il y passera tôt ou tard). Muni d'un EOS 300D je fais mes premiers pas en digital et pour l'instant ce n'est que du bonheur. Côté matériel, le boîtier grand public de Canon et le télé de mon précédent argentique EOS 50 et le 18-55 livré en standard. Une carte mémoire 512 Mo et un Fotobar, graveur de CD qui permet la sauvegarde de la carte mémoire lorsqu'elle est pleine et sa visualisation sur TV. Au total 1,5 kg (chargeurs et batteries comprises). Côté utilisation c'est extraordinaire. Visée reflex donc parfaite appréciation du cadrage. Après avoir shooté vérification sur l'écran avec possibilité de zoomer et de repérer les zones surexposées ou floues, les minarets pisans, les mers qui penchent... L'image est ratée ? On supprime et on re-shoote. C'est un excellent outil pédagogique puisque toutes les fonctions des bons reflex sont reproduites (priorité ouverture, vitesse, manuel ou programmes-résultats) et on n'hésite plus à faire des essais de focale, de temps de pose... Bien sûr plus besoin de trimballer plusieurs boîtiers pour chaque sensibilité de film. De jour comme de nuit possibilité de régler la sensibilité photo par photo entre 100 et 1600 ISO. Très vite on ne s'en prive plus (le 200 par exemple est très utile les jours de pluie). Idem pour les tirages. Pas d'étape de développement et donc possibilité de tirer très vite les clichés. Les petits Casbajis en sont les premiers ravis. Côté qualité jusqu'au format A4 superbe avec ce vrai 6 millions de pixels. Au-delà je n'ai pas encore testé. Bien sûr il n'y a pas ce petit grain qu'affectionnent les vrais photographes... mais pour un amateur c'est super et beaucoup de photo-journalistes y sont déjà passés. Côté conservation mon graveur de CD est très pratique. Avant de reformater la carte je fais deux copies des seules photos présentables et en plus je peux les mettre en ligne de n'importe quel café internet (à partir du Cd ou de la carte, le graveur faisant aussi lecteur de cartes mémoires multi-format, lecteur DVD, baladeur audio, mp3 et lecteur de CD sur port USB 1 et 2). Côté budget compter 800 euros pour l'EOS 300D et 200 euros pour le fotobar qui évite l'achat de cartes mémoires dispendieuses de plus grande capacité.

En chemin un habitant, longue khamis noire, se plaint des populations nouvellement installées dans la Casbah. Des gens mal élevés, petits voyous, dealers, chômeurs et sans logis ; incapables d'entretenir les palais qu'ils occupent. Il dit aussi que si l'Etat détourne l'argent dédié à la conservation de la Casbah chacun est responsable de son malheur (il me désigne les monceaux d'ordures). C'est vrai que cette pauvre Casbah si elle n'est certes pas défigurée par des constructions modernes est dans un état de délabrement avancé. Comme toute architecture traditionnelle l'entretien doit être réalisé régulièrement. L'eau en particulier est l'ennemi numéro un de ces constructions dont la terre constitue le matériau de base.

En rentrant j'ai acheté un excellent disque de chaabi (El-Anka). La boutique proposait des disques d'Enrico Macias mais aucun disque de Lili Boniche. Dommage. Oserais-je faire écouter au vendeur le superbe Alger-Alger que j'écoute en boucle ces dernières semaines ? L'activité n'a pas encore repris. La ville vit au ralenti. Mis bout à bout c'est plus qu'un pont que les Algériens se sont accordés mais presque une semaine de congés : week-end suivi, d'un pont, suivi de deux jours d'Aïd. Vivement mardi !

Alger, lundi 15 novembre

Aïd Moubarek. Ce lundi matin on continue à se souhaiter une bonne fête. Et ce n'est pas fini puisqu'on dispose de tout le mois nouveau pour la souhaiter comme les vœux de nouvel an chez nous. Je suis surpris des intentions rabâchées par les invités de Canal Algérie. Ils vont tous dans le même sens. Pour tous les Algériens ici et à l'étranger, pour Yasser Arafat décédé cette semaine, pour les Palestiniens, pour les Irakiens et accessoirement pour les Afghans. Si l'on voulait en rester aux musulmans pourquoi rien pour les Ouighours opprimés depuis des décennies ou pour les Africains qui souffrent de guerres ethniques ou de la faim (Darfour...), pour ceux victimes de dictature... Et puisque l'Islam est une religion universelle pourquoi pas une attention pour tous les peuples qui souffrent musulmans ou non ?

Il faudra un jour s'attaquer au monopole de certaines causes et se poser la question des réelles priorités de la planète plutôt que de se laisser aveugler par des considérations géopolitiques. Finalement, malgré les divergences sur les solutions, le monde arabe partage les mêmes priorités que l'Occident. C'est un peu dommage. On pourrait espérer entendre autre chose.

Aujourd'hui les journaux titrent sur les dégâts des intempéries. Et tout le monde de se rejeter la balle, marins, familles, sociétés qui exploitent les navires, ministères. Lamentations, dénonciations, la presse raconte ce qu'elle veut mais on a l'impression que ça ne fait pas avancer d'un millimètre la société algérienne.

Je passe devant la célèbre *Cinémathèque d'Alger*, sorte de salle d'art et d'essai où tout ce qui compte d'intelligentsia locale est passée par-là. On y joue le «*gone du Chaaba*» et le spectaculaire «*Troie*» que j'avais vu avec André. Dans cette rue principale d'Alger, ça ne m'avait pas choqué tout de suite, je remarque que les Algériens s'habillent horriblement triste. Que des tons ternes, bleus délavés, beiges, marrons, très peu de couleurs vives. Hommes et femmes indifféremment. Par contre le parapluie est une affaire très sérieuse et donc une affaire d'hommes. À Dar es-Salaam on reconnaissait l'importance d'une personne à la taille de l'enveloppe kraft tenue à la main. Ici c'est le parapluie qui fait l'homme et Dieu sait si avec cette météo je ferai bien d'en acheter un !

Promenade sur le front de mer. Curieuse pratique de glisser un bout carton entre le banc et les fesses avant de s'asseoir. Une habitude qu'on retrouve chez les vieux Algériens de Marseille et de Paris. À rapprocher de l'usage du tapis de prière ou plus prosaïquement de considérations d'hygiène ?

Alger, mardi 16 novembre

Journée consacrée aux trois grands musées d'Alger situés sur une colline dans de délicieux petits jardins arborés. Art islamique, Antiquités et Bardo. Après avoir minutieusement relevé les trésors des deux premiers, sans doute par lassitude, je me détourne des collections ethnographiques du Bardo pour en apprécier la bâtisse, élégant exemple de résidences qu'édifiaient les notables algérois hors les murs. Une architecture beaucoup plus libre que celle de la Casbah puisque dans ces grands parcs

l'intimité était préservée et l'espace disponible à profusion. Belles cours à fontaine, iwan, hammam, et toujours beaucoup de faïences au mur.

Les restos fonctionnent encore au ralenti après ce mois de carême. Je ne trouve qu'une pizzeria. C'est le fast-food à la mode et tellement original : une sur deux s'appelle Quatre Saisons ! Ca ne signe vraisemblablement pas un subit engouement pour Vivaldi ou pour l'Italie ! Ce qui fait qu'on trouve plus de pizzerias à Alger qu'à Rome tient au prix de revient et la facilité à se procurer les ingrédients. Mais c'est franchement lassant d'autant que la plupart de ces restos sont des fast-food où l'on mange debout. En chemin un policier m'interdit de photographier un immeuble anodin (pas totalement anodin car il fait partie d'un ensemble original conçu en 1955 par les architectes Miquel et Bourlier et connus sous le nom d'Aéro-Habitat). Il faut que je me rende au commissariat pour solliciter une autorisation ! Je pars d'un fou-rire qui n'amuse pas du tout le policier. Pour éviter que ça ne se gâte (racket, excès de zèle ?) je jure que je ne ferai plus jamais de photos à Alger. C'est incroyable ! Je suis le seul touriste à Alger et au lieu de m'encourager à témoigner de la beauté de la ville sous le soleil on ne trouve rien de mieux que de me gâcher la visite par des tracasseries administratives. En sortant du Bardo je passe devant une énorme ambassade dont le drapeau ne me dit rien. L'abréviation (RASD) ne me parle pas plus. Le soldat en faction m'en donne la clef : «Monsieur, vous êtes devant l'ambassade sahraouie.» Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ! La République du Sahara occidental, reconnue et soutenue principalement par Alger empoisonne depuis 30 ans les relations entre les deux principaux États maghrébins. Conséquence la plus spectaculaire de cette guerre froide il est toujours impossible de franchir la frontière entre le Maroc et l'Algérie !

Des musées je grimpe en direction du *monument* qui me nargue de ses cent mètres de haut depuis mon arrivée. Très belle route des Martyrs qui surplombe la ville. Villas néo-mauresques. Je relève quelques noms : la Printanière (façon pavillon en meulière d'île de France), villa Sylvia André...

Le *monument des Martyrs* (en arabe *Maqam Ech-chahid*) n'a rien d'extraordinaire. Béton brut en forme de tulipe ottomane peut-être ou de flamme du soldat inconnu il a été érigé en 1984 par une société canadienne. Sympathisé avec mon collègue *photographe minute*. 2 € la photo instantanée. La nuit il prend des clichés à des vitesses étonnantes de lenteur sans bougé au 1/4 de seconde alors que le 1/60^{ème} de s. est généralement la limite recommandée ! Il a déjà testé le numérique, mais la formule reste trop chère. Il aura besoin d'une imprimante autonome pour offrir le même service instantané. Il fait aussi du papier classique (avec un vieux boîtier Nikon) à 70 cts d'euro la photo mais en 24 h. Il a un plein sac de photos non retirées par ses clients. Voilà un métier sympathique !

Pas grand chose à voir au centre commercial voisin de *Riad el Feth* construit au pied du *Maqam ech-chahid*. Inspiré des centres commerciaux de nos banlieues sur plusieurs niveaux mais aux boutiques désespérément vides de marchandises et d'acheteurs. Planté au milieu d'une cité indigente il est surtout fréquenté par des loubards que la proximité du luxe n'a pas sorti pour autant de la misère. Cette cité de Diar el-Mahçul a pourtant de l'allure. Elle fut conçue en 1955 par Fernand Pouillon invité par Jacques Chevallier maire « progressiste » d'Alger pour héberger dignement les Algérois de souche.

Au bar du cinéma de *Riad el Feth* on passe en boucle des reprises style «la vie en rose» par un orchestre de bal. Décor dépareillé très soviétique. Ca fait vraiment pitié. Boutiques ridicules. Pauvreté des quelques librairies. Rien de plus en contenu que ce que l'on peut trouver dans un kiosque de gare ! Sur Alger par exemple aucun ouvrage original.

Je redescends de nuit mais quelle galère pour trouver un taxi ! Je finis par me rabattre sur un bus qui me ramène place Audin. Séance internet. Le grand plaisir des jeunes Algérois. On trouvait même durant le mois de Ramadan des forfaits «*nuit blanche*» à 100 dinars (1 euro). Que fait-on à ce tarif ? Par-dessus les épaules j'ai reconnu surtout du «chat» (merci Yahoo messenger) et tout ça m'a semblé bien virtuel, de la musique, des films (avec location de VCD dans le café Internet) et des jeux. Peu d'utilisation à des fins hautement intellectuelles finalement.

Alger, mardi 16 novembre (notes)

Mes notes qui n'intéresseront que moi sur les musées d'Alger. Dans l'espoir de les utiliser dans un guide d'Alger qui sait ?

MUSÉE D'ART ISLAMIQUE

- Collection de lins
 - le + ancien 805 ap. J.-C.
- Beni Hammad 11e s.
 - faïence, lion en marbre gris, bronze, coufique : rapide arabisation et islamisation de la région. Derniers chrétiens vers 1200
- Art syro-égyptien (lampe en verre émaillé d'époque mamelouk)
- Chaire de la grande mosquée d'Alger. Bois 1097.
- Tlemcen
 - Panneau de faïence émaillé style «marocain» (1318)
- Ottomans (souvenirs très militaires et vie de cour)
 - sabre à fourreau (yatagan) aujourd'hui ustensile symbolique des jeunes circoncis
 - poire à poudre
 - splendide harnachement
- Broderies (spécialité au fil d'or et d'argent - xviii e s. - xix e s.)
 - drôle de bonnet de bain très pointu
 - gilet avec toughra
 - veste enfant or sur velours mauve (*djabadoulet*)
 - veste de femme (*ghilla*)
- cuivre rouge (spécialité algérienne ?)
- beaucoup d'œuvres tunisiennes et marocaines dont un ne sait s'il s'agit d'acquisitions récentes ou d'emplois anciens.
- Kabylie une salle consacrée à cet art singulier
 - coffret bois orné de croix, de symboles de Tanit survivances de cultes anciens ?
 - poteries décorées de traits fins géométriques
 - bijoux (fibule en argent vieille théorie de l'influence romaine sur les berbères ?)

MUSÉE DES ANTIQUITÉS

On n'y trouve même pas le catalogue de l'expo IMA Algérie de 2003 ! Pourtant on y voit beaucoup d'objets exposés lors de cette manifestation. Joli jardin et palais mais collection bien mal présentée (éclairage, légendes, mise en valeur, température, ambiance des gardiens qui s'en foutent...) Le musée islamique est bien mieux présenté.

- salle des cultes païens

- 3 stèles de Saturne assis sur son lion portant un fichu. Soucieux le Saturne. Cette statue est une vieille connaissance. Elle ouvrait l'expo Algérie à l'IMA l'an passé. Le lion blasé, le dieu en voyageur las, un voile sur la tête, modeste. Rien du dieu triomphant, rien de la plastique grecque ou romaine. Un berger sans son troupeau. qui regarde le visiteur sans curiosité. Indifférent. Il me plaît ce Saturne là.
- Castel Dimmi : avec beaucoup d'imaginations on reconnaît des similitudes avec le culte de Melagabel de Doura-Europos-sur l'Euphrate syrien (merci à Gilbert Picard)
- objets en ivoire et os de Djemila. Très fins dont un dé à jouer (familiarité touchante de l'objet).
- Inscriptions libyques en provenance de Kabylie.
- Sarcophage magnifique
- Salle 2
 - collection de lampes à huile dont des lampes aux 3 Hébreux (provenance église de Bou Takrematem)
- Salle 3 : des marbres
 - Salle des amputés selon moi tant les statues sont peu présentables. Presque un style.
 - Joli pilier en marbre dans le style de la basilique de Leptis Magna
 - mosaïques dont
 - une assez fine des amours de Jupiter
 - un Océan et Néréïdes assez rigide
 - tapis géométriques
- salle 4 :
 - collection de monnaies organisés par règne (Ier s. av. et VIe s. ap. J.C.) (Seul intérêt le monnayage. numide et maurétanien (Juba I, II et Cléopâtre, Ier s. av. et ap. J.C.)
 - acte de vente biens-fonds de parcelle agraire (oliviers) écriture sur bois (484-496)
 - grand panneau circulaire non légendé «PAX AECLESIAE CATOLICESE MPER»)
- salle 5 : oeuvres funéraires
 - mêmes sarcophages qu'à St-Victor à Marseille (style à vaguelettes et à niches aux 12 apôtres et Christ central)
 - beaucoup de tombes chrétiennes
 - autels typiques déjà repérés à Timgad (bols, poisson gravé)
 - monogramme alpha et oméga
- salle 6 : salle des bronzes
 - enfant tenant un aigle dans ses bras, les doigts joliment glissés sous le plumage
 - belle attitude non attendrie mais entre la fierté et le belliqueux
 - bronze type «l'Afrique» Creuser sa signification en rentrant.
- patio : art funéraire
 - jolie mosaïque romaine qui brille sous la pluie
 - tombe juive en hébreux et italien (?) au nom d'Isaac Lopes Pelegrino (1780)

Alger, mercredi 17 novembre

Surprise. Le carême me l'avait occulté. Le petit-déjeuner est compris dans le prix de la chambre et se prend dans une petite cafet' au 1er étage de l'hôtel. Tradition du

breakfast continental. Dommage avec un vrai jus d'orange à la place de cette boisson insipide c'eût été parfait. De bon matin, place Audin je prends le bus 32 en direction du *Monument* dans l'espoir de profiter d'une meilleure lumière qu'hier. Je descends en urgence car le soleil s'apprête à se voiler. Superbe vue sur cet amphithéâtre qu'est Alger et dont la scène est le port. Descente à pied sur l'autre versant à travers un bois en pente qui abrite l'Institut Pasteur et surtout des couples d'amoureux en quête d'un «coin» pour leurs ébats amoureux. Faute d'appartement, d'argent pour l'hôtel, parcs, cinémas, et autres lieux font l'affaire...

Au pied de ce bois jaillit une source connue sous le nom de Hamma dont les Ottomans ont fait une halte pour voyageur. Ce petit ensemble restauré en 1991 est déjà bien abîmé. Impossible de visiter l'immense jardin d'Essai un parc créé en 1832 à l'abandon depuis 15 ans et officiellement fermé pour travaux depuis 4 ans. La réhabilitation de ce splendide jardin (qui j'espère reviendra à la France) se heurte à la question des logements de fonction des jardiniers qu'il faudrait reloger. Je me rabat sur la Bibliothèque nationale flambant neuve où je squatte un ordinateur. Les travaux pour le métro d'Alger entamés depuis une éternité ont repris au pied de la BN.

A flanc de colline, passé un très bon moment au musée des Beaux-Arts. Cadre désuet un peu Musée de l'Homme, en totale rénovation. Vue splendide sur le jardin d'Essai et la mer. Tient le Tassili II est de retour au port. Dans les rares salles ouvertes je découvre nos peintres du XIXe siècle. Renoir, Vuillard, une Vénus de Maillol, un paysage de Bretagne de Gauguin, Pissarro, Sisley, Rodin, une étude de danseuse de Degas, des portraits par Courbet, deux carnets originaux de Delacroix aux belles aquarelles (préfigurant les pléthoriques carnets des voyages très en vogue en ce 21ème siècle). Finalement peu de thèmes orientalistes à l'exception de cette grande toile de P. Lapra : «une cour dans l'ancien palais de Jennina (Alger)» et un très beau cheval fou Gaour (de mémoire de Delacroix).

Côté Algérien, en dehors du célèbre miniaturiste Racim une exposition temporaire présente Yassine Belferd un talentueux peintre dont j'ai ramené deux catalogues à défaut de pouvoir ramener une toile (personne ne pouvait m'indiquer ses coordonnées ou la galerie le représentant). Sa grande toile «*the show must go on*» figurant des derviches yeux clos en extase, visage au ciel est tout simplement envoûtante.

Long retour par la rue Ben Bouali la rue Hi-tech d'Alger. J'achète, à mes risques et périls des versions pirate de Adobe v.6 pro fr. et Pinnacle studio 9 VF (tout ça n'est pas très exemplaire mais sachez que je me suis censuré car on trouve absolument tout et en version française !). Beaucoup de VCD étrangers (du Titanic au dernier film d'action américain) quelques films arabes mais peu proportionnellement. Au rayon jeunesse j'ai acheté les «Triplettes de Belleville» plutôt pour le titre que j'ai regardé sitôt rentré à l'hôtel grâce à mon Fotobar. Inclassable. Un style puissant, homogène. De ces oeuvres qui traversent l'univers de la création. Il doit falloir une personnalité hors norme pour produire un tel dessin animé. Je vous le réserve. Pas trouvé le «Chronique des années de braise» qui m'avait fait si forte impression adolescent et dont une affiche géante orne le hall de la Cinémathèque algérienne.

Alger, mercredi 17 novembre (notes)

Un autre inventaire

MUSÉE DES BEAUX-ARTS

- Vuillard intérieur
- Aristide Maillol Vénus (traits francs)
- Gauguin Paysage de Bretagne
- Renoir Types algériens

- Pissarro, Sisley,
- Rodin
- Etude de danseuse de Degas
- Courbet divers portraits
- Carnets originaux de Delacroix avec aquarelles (bien avant les pléthoriques éditions de ce 21ème siècle).
- Grande toile orientaliste par P. Lapra : une cour dans l'ancien palais de Jennina (Alger).
- Les femmes d'Alger. Delacroix (copie de A. Renoir). Femme tenant un narghilé.

En prime, expo temporaire du lumineux **Yassine Belferd**. Voir les deux catalogues.

Alger, jeudi 18 novembre

Dernier jour plein à Alger. Enfin peut-être. Ce jeudi soir aucun navire ne s'est présenté au port. Ni Méditerranée, ni Tareq Ibn Ziad et encore moins de Tassili II parti au petit matin. À 48 h l'aller-retour je ne suis pas à Marseille avant dimanche soir ! De l'Egnata aucune nouvelle depuis le début du voyage alors qu'il est mentionné sur le billet pour l'aller comme pour le retour.

En attendant je profite d'un temps splendide. Soleil d'hiver méditerranéen. Ciel azur. Pas un nuage et une eau qui change de ton au fil des heures : blanche et brumeuse à l'aube, jaune-or au lever du soleil, turquoise et écumante près des rochers, bleue-clair en journée pour progressivement virer au bleu-nuit au crépuscule avant de noircir. Je comprends mieux ce que me confiant un compagnon de bateau «ce qui me manque à Paris c'est de pouvoir m'installer face à la mer, chez vous rien ne m'apaise».

Visite des bastions 18 et 23 deux beaux palais totalement rénovés. Ces résidences des maîtres ottomans d'Alger furent classées dès 1901 par les autorités coloniales. Hélas en 62 elles sont squattées par des locataires peu soigneux. La céramique industrielle utilisée dans la restauration manque de patine. Pour du plus authentique je retourne à la Casbah. Je dépose mes derniers tirages de portraits chez un épicier qui reconnaît les bambins photographiés le jour de l'Aïd et que je n'ai pas réussi à retrouver dans le dédale des ruelles. Je dois échapper aux «Amo! Amo!» («oncle, oncle!») des autres enfants qui veulent eux-aussi leur portrait.

Visite des mosquées du port. La Grande et la Pêcherie deux vestiges bien solitaires de la période ottomane après l'urbanisation coloniale de la place du Gouvernement. La grande n'est ouverte qu'aux heures de prière. Je me rabats sur la Pêcherie au plan basilical très marqué. Elle aurait fait une excellente église. L'actuelle mosquée Ketchaoua, elle, ressemble avant tout à la cathédrale Saint-Philippe qu'elle était avant l'Indépendance. Pourtant les Algériens insistent lourdement pour m'indiquer que c'était une mosquée avant sa première conversion. Je cherche en vain les vestiges de la mosquée primitive (les minarets-clochers peut-être ?). Pour son usage actuel l'orientation a été totalement inversée. Un mihrab construit en hâte barre le narthex ! Elle a perdu son décorum, ses Christs, ses madones, son chemin de croix, son autel et ses toiles sombres. J'affectionne cette cathédrale épurée qui partage un peu mon histoire. Elle me rappelle aussi les grandes mosquées de Famagouste et de Nicosie installées dans d'anciennes cathédrales gothiques.

Après une délicieuse friture de sardines prise dans ces petits restaurants sans manière au pied de la Pêcherie (oui Aurélie j'ai pensé aux sardines du Merivan) je suis retourné au mausolée de Sidi Abd er-Rahmane saluer le saint patron d'Alger et me promettre de revenir. Cherché désespérément à liquider mes derniers dinars inconvertibles. J'ai rien dépensé dans ce pays et il me reste l'équivalent de 100 euros. Je me charge de cinq kilos de dattes en branche près de la Ketchaoua et j'achète

péniblement une couverture artisanale de Tlemcen, une paire de babouches en cuir jaune, et enfin quelques Cd dont le dernier et excellent Kobay (rap algérien).

Ce jeudi soir les boutiques ferment tôt et demain vendredi inutile de penser faire la moindre course. Je mettrai de côté mes dinars pour un prochain voyage. Foutu pays où il faut impérativement se munir d'euros sonnants et trébuchants faute de possibilité de retrait bancaire. Voilà un frein certain au tourisme individuel.

Dîné à l'hôtel Suisse de deux dorades qui ne resteront pas dans l'histoire de la gastronomie algérienne. Rajoutez une eau minérale, un potage de légume, deux pommes et huit dattes l'addition grimpe exagérément à l'équivalent de 15 euros. Je me console en me disant que ça fera toujours 1500 dinars de moins à ramener.

En mer, vendredi 19 novembre

A 8h l'imposant Tassili II vient s'amarrer sous ma fenêtre. C'est donc lui qui me ramènera. Il rentre d'Alicante. Je boucle ma valise et quitte à regret mon immense terrasse. Un dernier coup d'œil circulaire et il faut déjà partir.

A la réception de l'hôtel Azzedine me dit à bientôt à... Ménilmontant ! Je vois bien qu'il ne comprend rien à mon amour pour cette ville. Comment le pourrait-il ? Il regrette d'avoir quitté la France et ne parle que d'y revenir. « Ici on ne vit pas on survit ! » me lâche-t-il en partant.

Très belle image alors que je me dirige vers la gare maritime. Le long du quai je croise le marathon scolaire d'Alger qui se déroule sur le front de mer. Garçons et filles, avec ou sans foulards, pied-nus ou en basket courent pour leur pays. Moi je marche à contre-sens, lourde Delsey à la main, chargé du poids de leur histoire et de mon histoire. Pour la première fois de ma vie je me sens vieux sans pourtant en ressentir de douleur, juste une lucidité, un soulagement même. Les visages défilent. Je les scrute. Durant mon séjour je pensais à chaque instant croiser une connaissance. Une simple intuition. Je n'ai finalement croisé personne ; et pour cause tout ce pays m'est connaissance. Je n'y ai vécu aucun dépaysement, aucun exotisme.

Et puis le voyage s'accélère. Barrières. Contrôle des bagages. Contrôle des changes. Un simple bordereau de banque suffit à satisfaire le douanier. Puis salle d'attente. Pour patienter j'écoute une dernière fois *Alger, Alger*. À 80 ans Lili Boniche, le Juif, l'Oriental, l'enfant d'Alger, chante toujours la nostalgie des déplacés de l'histoire dans ce délicieux registre franco-arabe.

« J'aime toutes les villes
Un peu plus Paris
Lakin machi comme l'Algérie
Comme elle est belle...
De son soleil je ne puis me passer
depuis mon enfance
l'Algérie dans ses rues
sans me lasser
qalbi, qalbi on est épris
mon cœur vous appelle
il est meurtri... »

Chez Lili Boniche le souvenir réchauffe le cœur, le raffermi. Ses chansons n'ont rien de lamentations. Mais ce texte ne vaut rien sans sa voix et sa musique. Je vois bien que lui seul me comprend ici. Pour ajouter un peu à la peine de partir le temps est splendide. Je saisis enfin la curieuse orientation d'Alger. La ville fait face à la côte Est. Totalelement méditerranéenne elle contemple autant l'Europe que l'Afrique.

Amarres larguées au premier appel du muezzin pour la grande prière de vendredi midi, la première depuis l'Aïd. Cœur serré je regarde les côtes s'éloigner lentement, prisonnier de ce décor envoûtant. Peu de grands ports accueillent encore leurs passagers en centre-ville comme par le passé où les goélettes et les galères mouillaient au pied de la Casbah. À Alger, sitôt débarqué en 5 mn vous êtes dans un train pour Constantine, dans un taxi collectif pour Biskra ou confortablement attablé à la terrasse du célèbre café Tantonville.

Alors que le bateau s'éloigne je découvre une autre ville bien plus étendue. Je mesure combien ma visite est partielle. Je n'ai pas quitté le cœur historique de la ville, je n'ai pas mis un pied dans les banlieues sinistres des HLM d'Etat. Combien d'années voyagerons-nous encore au passé en feignant d'ignorer le présent ? Je rêve d'un grand guide des banlieues du monde.

En humble voyageur je ne sais pas trop quoi penser de ce pays et de son avenir. Tout peut arriver. En mai 88 je quittais une Alger qui semblait immuable. Un étudiant avait bien tenté de m'alerter. Les islamistes tenaient l'Université. Pourtant aucun observateur n'a rien vu venir. En octobre de la même année les manifestations sévèrement réprimées annonçaient un cauchemar de 14 ans qui a fait des dizaines de milliers de morts et 7000 disparus. Les Algériens reprennent leur respiration après des années de drame national. Ils sont saturés de violence, n'en veulent plus. Comme au Liban ou en Afghanistan. Mais la lassitude est un piètre rempart contre les vieux démons. Pour tenter d'oublier, les Algériens minimisent les massacres. Chaque fois que j'ai abordé ce sujet on m'a parlé de règlements de compte entre voyous, entre mafioso. Amnésie nationale ?

«La dictature c'est ferme ta gueule, la démocratie c'est cause toujours» l'affiche de la pizzeria «Diamant bleu» tirée d'une maxime de Coluche résume parfaitement cet entre-deux algérien. Sur le papier le régime serait plutôt une démocratie. La presse dispose d'une relative liberté (comparé aux voisins orientaux et même si le régime tente de la museler), il existe un Parlement, des partis politiques mais tout se joue, pour les questions un peu sérieuses (les dividendes des hydrocarbures par exemple), entre un cartel de généraux qui vit dans l'ombre. Et toutes ces années n'ont rien changé. Le FLN semble toujours puissant, l'armée pèse sur le politique et l'économie plus que jamais mono-secteur laisse bien peu d'espace au privé.

Prière à bord conduite par un jeune imam. Lunettes cerclées de fin métal, longue khamis noire et basket, il me fait penser à un soixante-huitard peace and love. Même volonté de se distinguer par tout moyen : look, vêtements, attitude non-conformiste, discours, communautarisme, fraternité, prosélytisme, mondialisme... évidemment la ressemblance s'arrête là. Je n'ose pas photographier le long débat qui agite les plus pieux des passagers, astrolabe à l'appui, pour déterminer cette importante question de la direction de la prière.

A l'heure du thé je suis à la TV un nouvel épisode de la série «*Bin'o Bine*» série française spéciale Bled (sur Canal Algérie à 19h30 du lundi au vendredi). L'histoire étonnante d'une famille algéroise plongée à Marseille. Mobilier et décor style Hélène et les garçons. Le rêve de beaucoup en Algérie !

Comme convenu, achat de deux cartouches Marlboro pour M. Michel. 18 euros l'unité avec mention Neuchâtel. On en trouve de moins cher dans les rues d'Alger les mentions anglaises indique la contre-bande. Et il a fallu pleurer pour obtenir les Rouges car il ne restait que des Blanches !

Marseille, samedi 20 novembre

Réveil en mer. Douche les pieds dans la m... Morale : il faut toujours avoir des tongues plastiques dans son bagage.

L'adaptation au mode de vie maghrébin de ce bateau est affligeante. J'ai déjà relevé l'absence de salle de prière. Coté toilettes ce n'est pas mieux. Ni papier, ni jet d'eau pour se nettoyer les fesses. Chacun vient avec sa bouteille d'Ifri. L'eau déborde de partout. Les cuvettes aussi. Sans compter ceux qui, malades, n'ont pas atteint leur destination !

Il aurait juste fallu qu'Algérie Ferries s'implique lors du cahier des charges. Dommage car ce Tassili II est un beau navire. Très imposant. L'équivalent d'un immeuble de 7 étages. Ce qui me surprend le plus c'est sa hauteur qui offre un point de vue singulier sur les villes.

Un de mes voisins de couchette est étudiant à Montpellier. Sa thèse porte sur la modernisation du kabyle au contact de la langue française. Il émigrera au Canada cet hiver. La France ne l'intéresse pas. Il voit plus grand, veut quitter cette misère qui est aussi française. Un autre voisin travaille chez Peugeot à Montbéliard. Pour lui tous les Algériens du bled sont des fainéants. Ils vivent sur le dos de l'État et des émigrés, n'ont aucune conscience du bien commun et ne cherchent qu'à détourner de l'argent pour se faire construire une villa. Tout au long de la traversée je récolte ce type de remarque de la part des émigrés. Sans cesse ce sentiment pénible d'être finalement les seuls à travailler dur et de devoir nourrir des fainéants. Et en plus de se faire racketter à chaque voyage. Tous ont à raconter une histoire de bakchich pour le dédouanement de leur voiture.

Comme me le fait remarquer mon voisin l'aller est toujours plus joyeux. Au retour les hommes ont laissé femme et enfants. Pour plusieurs longs mois de solitude. Ne pas voir grandir ses enfants, se contenter d'amours qui n'en sont pas... tel est le sort de l'émigré le vrai qui n'a pas bénéficié du regroupement familial. Voilà de quoi rajouter à la rancœur. En parlant d'émigré, je vous livre cette intéressante devinette de Monsieur Michel : quelle différence y-a-t-il entre un immigré et un expat' ?

Beau retour sur Marseille après vingt heures de traversée. Les îles du Frioul, le château d'If, Notre Dame de la Garde. Je suis très sollicité pour prendre en photo les nouveaux arrivants qui prennent la cathédrale de la Major pour un château. On sent que pour ces jeunes Rastignac ce voyage est la chance de leur vie. Ils portent l'espoir d'une famille et ont beaucoup misé sur ce voyage. Quoi que l'on pense de l'immigration en général, difficile de ne pas ressentir de l'empathie pour ces migrants qui à l'expiration de leur visa de tourisme seront bientôt clandestins.

Même débarqué, le sol continue à se dérober sous mes pas. Faut dire que la Méditerranée en hiver peut être passablement agitée. Par précaution j'avais réservé un TGV à 20h30. Je me retrouve donc pour une bonne demi-journée à Marseille.

Au centre Bourse grand salon de littérature régionaliste. Je musarde et tombe successivement sur un livre de photos intitulé *Chibanis, Chibanias*, une thèse sur le *Rap marseillais et l'immigration* et une *histoire du port autonome*. En plein dans mes sujets ! Je propose de mettre Abed Abidat le photographe de *Chibanis, Chibanias* (préface d'Azouz Bezag) en relation avec le café Kan Zaman de ma rue Pali Kao qui est une sorte de club de troisième âge pour retraités maghrébins. Intéressant propos que cette mémoire immigrée si difficile à faire sortir. Abed dit que se sont souvent les femmes qui s'expriment le plus volontiers. Le matériau rassemblé est utilisé pour des conférences, auprès d'écoles etc... Lors de ces animations il n'est pas rare que des descendants de Grecs, d'Italiens ou d'Arméniens disent combien il est douloureux d'avoir perdu la mémoire de leurs ancêtres migrants.

Bouquet final. Confortablement installé dans la salle d'attente de St-Charles à terminer la rédaction de ce récit j'ai loupé le départ du train. Bien sûr c'était le dernier train direct pour Paris. Au guichet on me propose une alternative : le 23h08 que prennent mes compagnons de traversée : les émigrés de Thionville. Mais on me

prévient. Il me faudra marchander auprès du contrôleur l'échange de mon Prem's contre une place assise et changer à 5h04 à Culmont-Chalempre pour le TER de 7h qui arrive à Paris à 10h ! Mais à l'heure dite le contrôleur se révèle inflexible le changement de billet est impossible. Me voilà planté à bientôt minuit en gare de Marseille.

La nuit s'annonce pénible ! Heureusement je sympathise avec Mohammed dans le même embarras que moi. Tout frais débarqué d'Oran avec Aigle Azur (la Cie aérienne qui récupère la place vacante laissée par Khalifa Airways) il n'a plus de train pour Montpellier. Je lui indique l'hôtel Baulieu où nous nous rendons ensemble car la salle d'attente ferme entre 1h et 5h du matin (il n'y a pas qu'Algérie Ferries pour mépriser sa clientèle).

Encore un peu d'Algérie, Paris attendra. Nous passons le reste de la soirée et une partie de la nuit à discuter de nos impressions croisées. Il vit depuis trois ans en France et s'est enfin offert un court séjour en famille à l'occasion de l'Aïd. Il n'était jamais retourné au pays car jusqu'à là ses papiers n'étaient pas en règle. Il vit de petits boulots mais espère bien maintenant valoriser sa formation d'auxiliaire médical.

TGV Marseille-Paris, dimanche 21 novembre

Fini le rythme lent du bateau propice à la mélancolie et à la convivialité. Ce voyage s'achève comme il a débuté, dans un fauteuil à grande vitesse. Le bilan sera bref lui aussi. Tandis que se télescopent l'image majestueuse du pont du Gard et la silhouette du Palais des Papes, je me sens apaisé. On l'aura compris ce voyage était nécessaire et fut trop souvent reporté depuis un an. Siwa, Chypre, Zanzibar ont servi d'exutoire. Je regrette qu'il se soit déroulé sans Rachel, mon amie d'enfance pour des raisons de calendrier Generali. Ce voyage achève un cycle commencé à Chypre, poursuivi sur la côte swahilie que j'aurais pu intituler pompeusement «la mer, commerce et migrations». En mettant une dernière main à ce texte je m'aperçois combien ce récit est anecdotique et combien il s'éloigne de ce thème. Que ceux qui ont eu la patience de parvenir jusqu'à ces lignes me pardonnent ! Je ne désespère pas un jour d'être plus concis.

De retour à Paris je trouve un message de Juan l'Espagnol rencontré à Kilwa cet été. Il part pour Siwa et me demande conseil. Au passage il me dit qu'Alger le tente bien. Il a entendu parlé d'un bateau qui relie Alicante à Alger. C'est ni plus ni moins que le Tassili II que je viens de quitter. Petite Planète n'est-il point ?

Alger, Marseille, Paris, novembre, décembre 2004.

Yves TRAYNARD

<http://ytraynard.online.fr>